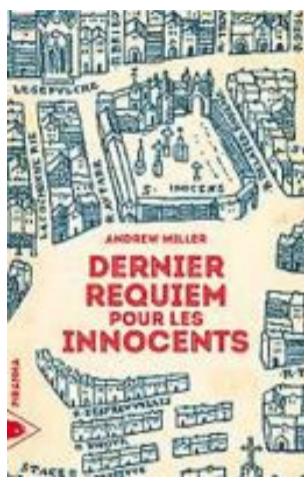


## DU MONDE

Vieux Paris,  
jeunes LumièresDernier Requiem pour les Innocents  
d'Andrew MillerTraduit de l'anglais par David Tuillon,  
Piranha, Paris, 2014, 300 pages, 18 euros.

**E**N 1785, on décide, à Versailles, de déplacer les fosses communes et les tombes du très vieux cimetière des Innocents, situé en plein cœur de Paris. Quelque temps auparavant, les murs d'une cave proche ont cédé sous le poids des cadavres. Les morts empiètent sur le territoire des vivants. Odeur putride constante, goût bizarre des aliments... Le cimetière « pourrait empoisonner non seulement les boutiquiers des alentours, mais le roi lui-même. Le roi et ses ministres ». Par la même occasion, l'église des Innocents qui borde le lieu sera démolie. Aujourd'hui, dans ce qui est devenu le quartier des Halles, « on ne peut plus rien voir du cimetière, sinon une petite place entourée de restaurants et d'enseignes de fast-foods près du centre commercial ». Cette étonnante histoire, le Britannique Andrew Miller, dont l'intérêt pour le temps des Lumières s'était déjà manifesté dans son *Casanova amoureux* (Albin Michel, 2000), se l'est appropriée pour en faire un roman secrètement halluciné et étrangement fascinant.

Le jeune ingénieur Jean-Baptiste Baratte, diplômé de l'École royale des ponts et chaussées, a quitté sa Normandie natale pour Paris. C'est un homme seul dans une ville inconnue. Un ministre l'engage pour organiser et superviser le transfert du cimetière, « jusqu'au dernier osselet ». Il est à un âge où l'on désire faire ses preuves et ne se résigne à cet ordre qu'avec trouble. Parce qu'il a l'ambition de devenir un ingénieur renommé, et que ce travail relève de la destruction, et non de la construction ; parce qu'en profanant le cimetière il redoute de s'écarter de ses valeurs morales. Le lieu est aussi une bête qu'il doit dompter – « il avale les cadavres de Paris depuis



plus longtemps qu'on ne peut s'en souvenir ».

Mais Jean-Baptiste relève le défi. Alors il s'active, contrarié, inquiet, perturbé. Dans un Paris populaire et vibrant, il multiplie les rencontres, se fait des ennemis, tombe amoureux d'une prostituée lettrée, fréquente l'excellent docteur Guillotin, devient l'ami de l'organiste de l'église, désormais au chômage mais pétillant d'insolence

à l'encontre des conformismes et prêt à toutes les pensées subversives. Aidé par un copain de jeunesse, avec lequel il élaborait des plans concrets pour un avenir éclairé, il va recruter à Valenciennes trente mineurs, car ils ont les capacités et les techniques requises par ce drôle de chantier. Le travail s'organise, étrange et précis. Il le conduit à inventer des relations nouvelles, un savoir-faire inédit, et soulève des questions imprévues. Tandis que l'ingénieur apprend à se rappeler ses vieux rêves près de cette « bande d'hommes dans un trou rougeoyant, qui arrachent des os sous leurs pieds », l'orgue chante dans l'église abandonnée, des graffitis s'épanouissent sur les palissades, la ville est parcourue par un secret et théâtral « Parti de l'avenir », dépourvu de tout lieu de réunion aussi bien que d'appels à souscription, mais qui « existe aussi certainement que vous et moi ». Le jeune homme découvre peu à peu que « détruire le cimetière des Innocents signifie en réalité balayer dans les faits et non pas en rhétorique l'influence empoisonnée du passé ». Ce roman sourdement fiévreux et impeccablement documenté rend sa vitalité compliquée à ce temps ardent où s'affrontaient, y compris dans les quartiers populaires, la peur et le désir d'une transformation radicale ; elle aura lieu quatre ans plus tard.

NICOLAS MELAN.

## HISTOIRE

## Radiographie du fascisme italien

« **A**SUIVRE la voie allemande, on va droit à la guerre, et nous y allons dans les conditions les plus défavorables pour l'Axe, et tout spécialement pour l'Italie. » Ce 6 août 1939, l'analyse du jeune ministre des affaires étrangères et numéro deux du régime fasciste italien, Galeazzo Ciano, témoigne d'une certaine lucidité (1). Arraché à l'oubli, le journal politique de celui que son beau-père Benito Mussolini fit exécuter pour haute trahison en 1944 est réédité pour la première fois en France depuis 1946. Rien d'étonnant : le fascisme italien suscite de nombreux débats portant sur sa nature et son héritage.

Notre époque prête une attention particulière aux interprétations du fascisme comme passage regrettable mais nécessaire vers la pleine réalisation de l'unité de l'Italie, que les accords du Latran (1929) passés entre le pape Pie XI et Mussolini venaient tout juste de conforter, après les humiliations essayées lors du premier conflit mondial. C'est dans cette tendance que s'inscrit l'essai que le professeur de droit Sabino Cassese consacre aux institutions du régime et à leurs relations avec l'histoire longue de l'Etat pré- et post-fasciste (2). Selon lui, « l'Etat fasciste n'est pas une parenthèse dans l'histoire unitaire italienne, mais seulement un pont entre "l'avant" et "l'après" : une longue et douloureuse transition ».

D'autres ouvrages permettent de saisir et de mettre en perspective la spécificité du fascisme. Spécificité perturbante : ce mouvement est tout à la fois antidémocratique, antilibéral (avec, parfois, quelques accents antibourgeois), conservateur, antimarxiste (mais porteur d'une rhétorique anticapitaliste), nationaliste, impérialiste, belliqueux et... révolutionnaire autoproclamé. Contre le monde issu des Lumières, il prône l'avènement dans tous les domaines d'un ordre nouveau, au service d'un idéal de modernité. Le régime, qui souhaitait organiser la fusion intégrale des individus et du peuple dans l'Etat, promu à cette fin, sur un mode autoritaire et répressif, un projet de collaboration de classes mensonger entre les travailleurs et la bourgeoisie...

De A comme Académie à Z comme Zone d'occupation, le dictionnaire de Philippe Foro (3) offre les clés nécessaires pour se repérer dans cet univers. Il rappelle avec acuité que, sous ce régime, « environ 75 % des accusés déferés devant le tribunal spécial » étaient issus du milieu ouvrier. Quant à Filippo Focardi, professeur à l'université de Padoue, il étudie la construction de la mémoire de la seconde guerre mondiale en Italie, pour mieux dénoncer les analyses qui tentent de décharger ce pays de ses responsabilités

et de dissocier l'existence du régime de celle d'un « peuple italien victime (4) ».

L'historien Emilio Gentile appréciera ces deux contributions, qui font écho à sa propre lecture, développée dans son ouvrage de référence *Qu'est-ce que le fascisme ?* (5). Il y rappelait que toute « défascisation » rétroactive ne peut mener qu'à une « falsification de la réalité historique ».

CHRISTOPHE VENTURA.

(1) Galeazzo Ciano, *Journal (1939-1943)*, La Baconnière-Payot, Paris, 2013, 789 pages, 30 euros.

(2) Sabino Cassese, *L'Italie, le fascisme et l'Etat. Continuités et paradoxes*, Rue d'Ulm, Paris, 2014, 170 pages, 21 euros.

(3) Philippe Foro, *Dictionnaire de l'Italie fasciste*, Vendémiaire, Paris, 2014, 381 pages, 28 euros.

(4) Filippo Focardi, *L'Italie, alliée ou victime de l'Allemagne nazie ?*, Editions de l'université de Bruxelles, 2014, 238 pages, 25 euros.

(5) Emilio Gentile, *Qu'est-ce que le fascisme ? Histoire et interprétation*, Gallimard, coll. « Folio Histoire », Paris, 2004, 544 pages, 12,30 euros.



ÉCONOMIE	IDÉES
<p><b>LA FINANCE AU PAS.</b> – Pierre Ivorra <i>Le Temps des cerises</i>, Paris, 2014, 356 pages, 22 euros.</p> <p>« Ce qu'il faut savoir de la finance pour mieux la combattre » : le sous-titre de l'ouvrage éclaire parfaitement la démarche de l'auteur. Pierre Ivorra décortique avec minutie les mécanismes de domination de la finance sur l'industrie, des actionnaires sur les salariés et plus généralement sur les forces créatrices, des pays en position de force sur ceux qui le sont moins : c'est sous cet angle qu'il étudie notamment les rapports entre les Etats-Unis et l'Union européenne, ce qui est rarement abordé. Bien sûr, nos lecteurs y retrouveront certaines analyses qu'ils connaissent bien, d'autres beaucoup moins. Au-delà des données extrêmement détaillées et référencées (donc utiles), l'originalité de ce livre tient à la mise en cohérence de travaux et de faits parfois méconnus, souvent éparpillés, aux efforts de pédagogie, qui permettent de rendre le propos accessible à tous, et à la volonté d'indiquer des pistes, sans doute discutables mais argumentées, pour agir concrètement, aussi bien dans l'entreprise qu'à la tête du pays.</p> <p>MARTINE BULARD</p> <p><b>POURQUOI LES RICHES SONT-ILS DE PLUS EN PLUS RICHES ET LES PAUVRES DE PLUS EN PLUS PAUVRES ? Mon premier manuel de pensée critique.</b> – Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon, illustrations d'Etienne Lécroart <i>La ville brûle</i>, Montreuil-sous-Bois, 2014, 63 pages, 8,50 euros.</p> <p>Dans ce manuel très bien illustré, les deux sociologues spécialistes des riches s'adressent aux enfants à partir de 10 ans. Dix-neuf courts chapitres pleins d'allant expliquent le capitalisme dans notre démocratie bourgeoise et donnent des outils pour démonter la pensée dominante. Classes sociales, lutte des classes, capital financier ou symbolique, travail, salaire, profits, patrimoine, spéculation, impôt, niches et paradis fiscaux, délocalisations, alliances d'intérêts, etc., toutes ces notions sont décrites dans une langue précise, enlevée, accessible à tous. Le pélican pondeur de Robert Desnos illustre la reproduction des classes, qui « peut durer pendant très longtemps / si l'on ne fait pas d'omelette avant ». Le dernier chapitre, « Que peut-on faire pour que ça change ? », laisse au lecteur, dégoûté par tout ce qui précède, la responsabilité de trouver ses réponses.</p> <p>MARIE-NOËL RIO</p>	<p><b>PAROLES D'ÉCRIVAINS : ÉCRITURES DE LA MIGRATION. Rencontre avec Gabriella Kuruvilla.</b> – Anna Proto-Pisani et Paola Ranzini <i>L'Harmattan</i>, Paris, 2014, 160 pages, 16,50 euros.</p> <p>Que recouvrent les notions d'écriture migrante ou de littérature multiculturelle ? Cet ouvrage donne à voir une profondeur et une diversité qui pulvérisent l'idée simple selon laquelle, ironise l'auteure italo-indienne Gabriella Kuruvilla, l'« écrivain migrant » se caractériserait uniquement par le fait d'« avoir des origines extracommunautaires et de parler d'immigration dans ses textes ».</p> <p>De la « langue libératrice, résultat d'un bric-à-brac linguistique » d'Abdelwahab Meddeb à la « littérature sans résidence fixe » identifiable chez Assia Djebar, en passant par les divers usages du plurilinguisme – donné en partage, dissimulé ou tourné en dérision –, une question émerge : « Est-ce que l'utilisation d'une langue correspond automatiquement à l'affirmation d'une identité ? » Alors qu'il s'agit d'appréhender des écritures qui transgressent les codes et frontières linguistiques, un plaquage systématique des analyses issues des études postcoloniales crée le risque de passer à côté de la capacité aiguë de ces « écritures de la migration » à faire naître « une langue de création » ; or c'est là ce qui constitue leur dimension universelle.</p> <p>E. R.</p> <p><b>ÉCRIRE, TRADUIRE, EN MÉTAMORPHOSE.</b> – Bernard Simeone <i>Vedier, Lagrasse</i>, 2014, 80 pages, 13,50 euros.</p> <p>Captivantes par leurs fulgurances, les réflexions de Bernard Simeone (1957-2001), traducteur remarquable de Giorgio Caproni, Franco Fortini ou Mario Luzi, sur le travail du romancier et du poète sont loin du dogmatisme de la traductologie. Ni pur passage ni reflet, mais travail sur sa propre langue, « une chance donnée à celle-ci de remettre en cause ses certitudes et ses limites », la traduction rejoint l'écriture. Si écrire dans telle langue, c'est marquer l'impossibilité d'exprimer ce que l'on veut dire dans une autre, traduire cette langue c'est briser l'interdit : et dans cette brèche s'opère le départ vers une nouvelle parole.</p> <p>La traduction, art d'équilibre indissociable de la corde, comme la corde l'est de l'abîme, l'abîme de la chute et la chute de l'envol, exige d'être prudent et hardi, traître sans pouvoir évacuer le sentiment fantasmé de la plus grande fidélité. Les langues coïncident quelque part : le traducteur y croit et cherche ce quelque part. Au besoin il le crée, exaltation voluptueuse d'une récréation.</p> <p>PIERRE DESHUSSES</p> <p><b>SIGMUND FREUD EN SON TEMPS ET DANS LE NÔTRE.</b> – Elisabeth Roudinesco <i>Seuil</i>, 2014, 582 pages, 25 euros.</p> <p>Historienne de la psychanalyse, la biographe Elisabeth Roudinesco se méfie des laudateurs comme des dénigreurs. Elle préfère les sources, et d'abord les milliers de lettres échangées par Sigmund Freud. Le titre qu'elle choisit, « en son temps et dans le nôtre », qui introduit d'éblouissante distance et liberté d'interprétation, souligne également que toute sa place sera donnée au contexte. Il apparaît ainsi que le monde de Freud est d'abord celui de la Belle Époque, des bourgeoisies, conservatrices ou progressistes, et de l'Empire austro-hongrois.</p> <p>Ce monde est aussi son univers singulier, ses contradictions et questionnements, où se mêlent conservatisme et modernisme : rupture avec la culture juive au profit des valeurs des Lumières, conception des relations homme-femme qui reste marquée par l'époque mais annonce la nôtre, ouverture à toutes les sciences humaines et sociales mais rapport atrophié à la politique... Le monde de Freud est enfin celui qu'il nous a ouvert : cet essai, en invitant à comprendre, dans son cadre historique et intime, les enjeux d'une pratique et d'une pensée au cœur des interrogations contemporaines, permet de les situer sans en amoindrir la portée.</p> <p>C. W.</p>
SCIENCES	
<p><b>LA FABRIQUE DES SCIENCES MODERNES.</b> – Simon Schaffer <i>Seuil</i>, coll. « Science ouverte », Paris, 2014, 446 pages, 24 euros.</p> <p>Dans ce livre qui s'appuie sur vingt années de recherches, Simon Schaffer présente un panorama très large d'un processus s'échelonnant du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle et qu'il choisit de dénommer « la fabrique des sciences modernes ». Le recours à une métaphore ouvrière ne doit rien au hasard : l'historien britannique donne à sa démarche l'objectif de mieux comprendre comment « les sciences travaillent le monde ». Ainsi, qu'il s'intéresse à l'astronomie, à la médecine ou à la météorologie, Schaffer déploie un même souci de description des réseaux informationnels et matériels ainsi que des appuis institutionnels de l'activité scientifique. Un résultat emblématique de cette méthode est la déconstruction méthodique du mythe d'Isaac Newton comme génie solitaire. L'auteur met en évidence un « ordre de l'information », extrêmement coûteux en instrumentation, observations et évaluation du crédit des observateurs (des comètes ou des marées par exemple), sans lequel les <i>Principia</i>, son œuvre, n'aurait pu voir le jour. Cette attention permanente au travail artisanal, aux expériences publiques et aux réseaux d'échanges qui ont fait la science moderne offre aussi un éclairage généalogique sur nos modèles contemporains de la recherche, de l'innovation ou de l'expertise.</p> <p>ÉMILE GAYOSO</p>	

## CORRESPONDANCE

## L'amitié comme poème

**H**ÉLÈNE CIXOUS s'est toujours considérée comme une « sans-pays » et n'a jamais cessé d'explorer le thème de l'exil. C'est là sans doute ce qui la rapproche d'Adel Abdessemed, artiste plasticien célèbre (le Centre Pompidou lui consacrait une rétrospective en 2012, alors qu'il était à peine quadragénaire), parti de son pays, l'Algérie, pour échapper « à la religion, au nationalisme, aux autorités et aux institutions ». Troublante et captivante correspondance où ils instaurent ensemble un langage symbolique qui les traverse comme un souffle de joie, *Insurrection de la poussière* (1), déploiement d'une relation d'amour-amitié, prend sa source autour des œuvres, l'écriture pour Cixous, les dessins, photographies, vidéos, sculptures pour Abdessemed. Il dit qu'il trouve « refuge

dans les images, mais pas dans la langue », elle rétorque que « ses images parlent, qu'elles irradient dans des langues autres ». On chemine dans le labyrinthe d'une création métaphorique et violente où l'artiste se joue de la mort « pour mettre le feu à la vie ». Images saisissantes, comme cette série de bas-reliefs sur des sites qataris où des personnages « semi-hommes, semi-sacs » portent leur propre deuil – « l'enterrement de l'homme vivant ». Pour tous deux, de façon perceptible, l'art « naît de ce qui brûle ».

MARINA DA SILVA.

(1) Adel Abdessemed et Hélène Cixous, *Insurrection de la poussière*, suivi de *Correspondance*, Galilée, Paris, 2014, 270 pages, 30 euros.